

Devenue Chroniqueuse de télévision et de radio, **Meredith Duquesne** a partagé ses souvenirs d'enfance dans son **livre La Force des étoiles**. Elle y évoque avec émotion les années heureuses passées à Girolles, ce petit village de Bourgogne qui l'a vu grandir.



A l'occasion de cette journée du 22 Août 2026, ne pouvant nous honorer de sa présence, Meredith a écrit un petit texte avec ses souvenirs :

« **Girolles, le village où tout a commencé**

Il est des lieux qui ne nous quittent jamais. On peut traverser les années, parcourir des milliers de kilomètres, connaître le bonheur comme les épreuves les plus cruelles ; il suffit pourtant du parfum d'un tilleul, de l'odeur d'un feu de bois ou du chant des cloches d'un village pour que tout ressurgisse.

Pour moi, ce lieu s'appelle Girolles.

Je ne sais plus exactement quel âge j'avais lorsque j'y suis arrivée. J'étais si petite que mes premiers souvenirs se confondent avec ceux de ce petit village de l'Yonne où s'est véritablement construite mon enfance. Lorsque je ferme les yeux aujourd'hui, je ne revois pas d'abord une maison ou un visage. Je retrouve une lumière. Celle des matins d'été glissant sur les prés encore couverts de rosée. J'entends les cloches de l'église qui rythmaient les journées. Je sens l'odeur de la terre après la pluie et celle des jardins chauffés par le soleil.

À Girolles, le temps semblait avoir décidé de ralentir.

Les saisons étaient mon calendrier. Les récoltes donnaient le rythme des semaines. Nous les enfants nous vivions dehors du matin jusqu'au soir et les portes des maisons restaient ouvertes. Tout le monde se connaissait. Chacun partageait aussi les joies, les peines et les habitudes de son voisin. Je croyais alors que le monde entier ressemblait à ce village.

Il y eut d'abord les **Gilles** (ils habitaient sur la place de l'église)

Puis vinrent **Ninnie et Félix Moiron**.

Ce sont eux qui sont devenus ma véritable famille de cœur.

Ninnie était nourrice. Elle avait depuis longtemps dépassé l'âge auquel elle aurait dû cesser son activité, mais personne n'aurait imaginé confier un enfant à une autre qu'elle. Dans le village, elle faisait partie de ces femmes auxquelles on accordait spontanément sa confiance.

C'était une paysanne.

Une vraie.

Ses mains racontaient toute une vie passée à travailler la terre, à cuisiner, à élever des enfants, à soigner les animaux, à préparer les récoltes et à faire vivre une maison où rien ne semblait jamais manquer.

Elle n'avait pas fait de longues études, mais elle possédait une éducation que beaucoup de gens instruits pourraient lui envier.

Chez elle, la politesse n'était pas une règle. C'était une manière de vivre. On disait toujours « bonjour », « merci » et « s'il vous plaît ». On respectait les anciens. On ne coupait jamais la parole à un adulte. On aidait son voisin sans attendre qu'il le demande. On tenait sa parole. Le travail était une fierté, jamais une contrainte.

Jamais elle ne me fit de grands discours.

Elle montrait simplement l'exemple. C'est sans doute ainsi que l'on transmet le mieux les valeurs.

Aujourd'hui encore, je lui dois probablement une grande partie de ce que je suis devenue.

Félix, son mari, était d'un autre bois ...

Grand, robuste, le visage tanné par le soleil et les hivers bourguignons, il impressionnait un peu les enfants. Il parlait peu. Derrière son air bourru se cachait pourtant une immense bonté.

Chez lui, les gestes remplaçaient les mots. Un sourire discret. Une main posée sur une épaule. Un regard.

C'était sa façon de dire qu'il nous aimait.

Sa disparition fut le premier grand chagrin de mon enfance. Un cancer foudroyant l'emporta en très peu de temps. Je découvrais pour la première fois qu'un homme que je croyais indestructible pouvait disparaître du jour au lendemain.

Je ne comprenais pas encore ce qu'était réellement la mort. Je comprenais seulement qu'elle laissait derrière elle un silence immense.

Après son départ, la maison semblait différente. Pourtant, elle demeurait le lieu où je me sentais le plus heureuse.

Je pourrais encore aujourd'hui en décrire chaque pièce...

La cuisine était le cœur de la maison. Dans un angle de celle-ci se trouvait une grande horloge comtoise en bois, adossée à un imposant buffet. Son balancier battait les secondes avec une régularité rassurante. Son tic-tac accompagnait nos journées, si familier que je ne l'entendais presque plus.

Pourtant, les nuits où un cauchemar me réveillait, je quittais mon lit sur la pointe des pieds et j'allais me réfugier dans l'espace entre cette grande horloge et le buffet. Je m'y cachais, blottie entre le meuble et le mur, persuadée que cet endroit pouvait me protéger de toutes les peurs de la nuit.

Je restais là, dans le silence de la maison endormie, à écouter le balancier qui continuait inlassablement son mouvement. Chaque battement semblait me dire que tout allait bien, que rien de mauvais ne pouvait arriver tant que cette vieille horloge veillait sur la maison.

Je ne sais pas combien de temps j'y restais. Peut-être quelques minutes, peut-être beaucoup plus. Je sais seulement qu'au bout d'un moment, mes peurs s'apaisaient. Alors je regagnais doucement mon lit, rassurée.

Aujourd'hui encore, lorsque j'entends le tic-tac d'une vieille horloge comtoise, je ne pense pas d'abord au temps qui passe. Je revois cette cuisine, le grand buffet, les premières lueurs du matin filtrant par la fenêtre, et la petite fille que j'étais, convaincue d'avoir trouvé, derrière cette horloge, le refuge le plus sûr du monde.

J'avais aussi mon petit royaume : Un minuscule potager dont j'étais immensément fière.

Pour un adulte, il n'aurait sans doute représenté que quelques mètres carrés de terre. Pour moi, c'était un jardin extraordinaire. J'y semais des carottes, des radis et des cornichons. Chaque matin, avant même de penser à jouer, j'allais vérifier si quelque chose avait poussé pendant la nuit. Voir apparaître une première feuille me semblait relever du miracle. Je contemplais longuement ces petites pousses, persuadée qu'elles grandissaient sous mes yeux.

C'est sans doute là que j'ai appris la patience. La nature ne se presse jamais, mais elle finit toujours par récompenser ceux qui savent attendre.

Je me souviens aussi de mes petites expéditions chez **Madame Huot**, notre voisine. Ninnie me confiait un pot à lait, et je partais, très sérieuse, le chercher. Madame Huot le remplissait d'un lait encore tout chaud, tout juste sorti de la traite. Je repartais avec mille précautions, tenant mon précieux trésor à deux mains, de peur d'en renverser une seule goutte.

De retour à la maison, Ninnie découpait de grosses tranches de pain de campagne qu'elle émiettait dans un grand bol avant d'y verser le lait fumant. Certains soirs, c'était notre dîner. Je revois encore la vapeur qui s'élevait lentement, le pain qui s'imbibait de lait et cette odeur incomparable qui envahissait toute la cuisine. Ce repas était d'une simplicité désarmante, mais je n'en ai jamais retrouvé le goût.

Les goûters étaient tout aussi merveilleux. Ninnie coupait de grandes tartines dans une énorme miche de pain de campagne. Elle les beurrait généreusement, puis prenait une tablette de chocolat qu'elle râpait directement au-dessus. Les copeaux retombaient en pluie sur le beurre encore frais. Je mordais dedans avec l'appétit des enfants qui avaient passé toute la journée dehors.

Aujourd'hui encore, lorsque je vois une tablette de chocolat, il m'arrive de penser à ces goûters. Je pourrais manger les pâtisseries les plus raffinées, aucune ne retrouvera jamais cette saveur.

Ninnie était une cuisinière exceptionnelle, un véritable cordon bleu. Je cherche encore le goût de ses pâtés en croûte. Ses conserves de volaille étaient un véritable trésor pour l'hiver.

Et que dire de ses œufs à la neige ? Ils étaient d'une légèreté incroyable. Pendant toute ma vie, j'en ai commandé dans de nombreux restaurants, espérant retrouver un peu de ceux de Ninnie. Je ne les ai jamais retrouvés.

Lorsqu'un sanglier était abattu, tout le village semblait se retrouver chez nous. On y donnait un festin. Les chasseurs arrivaient les uns après les autres. Les conversations emplissaient la cour. Les hommes racontaient la battue avec enthousiasme, tandis que Ninnie, calme et méthodique, prenait les choses en main. Je la revois découper l'animal avec une précision impressionnante, puis répartir les morceaux entre tous ceux qui avaient participé à la chasse. Personne n'était oublié.

Pour moi, c'était presque une cérémonie.

Je garde aussi un souvenir très précis du mariage de **Marguerite**, la fille de la mère Huot. Je n'étais qu'une petite fille, mais cette journée me paraissait extraordinaire. Le mariage se tenait dehors. Les rires, les conversations, les chansons se mêlaient dans une joyeuse agitation.

À un moment, quelqu'un me hissa sur une grande table. Je me retrouvai debout devant tous ces adultes. J'étais intimidée, mais aussi très fière. Alors dans une petite robe jaune achetée pour la circonstance je chantai « La Petite est comme l'eau », de Guy Béart. Je ne sais plus si je chantais juste. Je me souviens seulement des applaudissements, des sourires et de cette immense fierté qui m'envahit.

Ces instants, qui paraissaient sans doute ordinaires aux adultes, sont devenus, avec les années, quelques-uns des plus précieux souvenirs de mon enfance.

Chaque dimanche revenait un autre rituel.

Ninnie installait une grande bassine en zinc. L'eau chauffait doucement sur la cuisinière ...Puis venait le moment du shampoing. Je m'asseyais bien sagement pendant qu'elle me lavait les cheveux avec cette douceur mêlée de fermeté qui la caractérisait. Je n'aimais pas beaucoup le dernier rinçage, toujours un peu plus frais que le reste.

Mais là encore, c'était probablement un moment de tendresse. À l'époque, je ne savais pas encore que le bonheur pouvait se cacher dans des gestes aussi simples.

Aujourd'hui, je le sais.

La soupe qui mijotait doucement sur la cuisinière. Le linge propre. Les confitures. Les champignons fraîchement cueillis. Les fruits qui mûrissaient sur le rebord des fenêtres. Et cette odeur de cire qui faisait briller les meubles.

Cette maison avait l'odeur du bonheur.

Il suffit encore aujourd'hui qu'un parfum lui ressemble pour que je redevienne instantanément la petite fille que j'étais.

C'est avec Ninnie que j'ai appris à regarder la nature. Elle connaissait chaque fleur, chaque arbre, chaque sentier.

Au printemps, je partais cueillir les premières violettes puis les coucous qui illuminaient les talus de leur jaune éclatant. Je revenais toujours vers elle les bras chargés de fleurs, persuadée de lui rapporter le plus beau des trésors.

Puis venait le muguet. Son parfum annonçait définitivement les beaux jours.

Nous récoltions aussi le tilleul. Les petites fleurs séchaient ensuite dans la maison avant d'être vendues au pharmacien d'Avallon. J'étais tellement fière de participer, moi aussi, au travail des grands.

À Girolles, chaque saison apportait ses merveilles.

À la fin du printemps arrivaient les cerises cœur de pigeon, énormes, brillantes et si juteuses qu'elles éclataient sous la dent. Puis venaient les framboises et les groseilles que Ninnie transformait en délicieuses confitures.

L'été appartenait aux pêches abricotées. Leur parfum embaumait tout le jardin et leur jus coulait le long de mes doigts dès la première bouchée.

L'automne était sans doute ma saison préférée. Les grappes de raisin des quelques rangs de vigne des Moiron étaient enfin mûres.

En compagnie de ma petite chienne Bobette, nous allions aussi chercher les girolles dans les sous-bois humides. Je revois encore leurs chapeaux dorés apparaître sous les feuilles mortes comme de petits soleils cachés dans la forêt.

Puis venait le temps des pommes et des poires. Nous les ramassions avec précaution avant de les descendre à la cave.

J'adorais cette cave. Fraîche même au cœur de l'été, elle me semblait mystérieuse. Les fruits étaient soigneusement rangés sur des clayettes de bois où ils se conservaient pendant de longs mois. L'odeur qui y régnait était un mélange de pommes mûres, de terre fraîche et de bois ancien. Je pourrais encore la reconnaître les yeux fermés.

Puis le lieu où se façonna mon destin avec certitude : L'école de Girolles. Une école qui n'avait rien à voir avec celles d'aujourd'hui. Il n'y avait qu'une seule classe.

Tous les enfants du village y étaient réunis, des plus petits aux plus grands. Nous apprenions à vivre ensemble autant qu'à lire, écrire et compter. Notre institutrice, **Madame Teigny**, possédait une patience et une autorité remarquables.

Je me demande encore aujourd'hui comment elle parvenait à enseigner simultanément à autant de niveaux différents. Pendant qu'elle expliquait un problème d'arithmétique aux plus grands, les plus jeunes traçaient leurs premières lettres sur leur cahier. Puis elle passait naturellement d'un groupe à l'autre sans jamais sembler dépassée.

Nous écoutions les leçons des plus âgés bien avant qu'elles ne nous soient destinées. Sans nous en rendre compte, nous apprenions déjà un peu de ce qui nous attendait les années suivantes.

Les grands protégeaient les petits. Les petits admiraient les grands. Nous étions peu nombreux, mais nous formions une véritable famille.

Les journées ne s'arrêtaient pas à la sortie de l'école. À Girolles, les enfants vivaient dehors. Nous n'avions besoin de rien d'autre que de notre imagination.

Avec **Jeannot, Pierrot et Linette**, nous passions des heures à jouer aux cow-boys et aux Indiens.

Les immenses sureaux devenaient des forteresses imprenables, des saloons, des montagnes ou des repaires d'Indiens. Nous grimpons dans leurs branches avec une agilité que seuls les enfants possèdent.

Nos vêtements revenaient souvent couverts de terre, nos genoux étaient écorchés, mais nous étions heureux. Je ne me souviens pas de nous être ennuyés une seule fois.

L'une de nos promenades préférées nous conduisait jusqu'à une colline qui dominait la Nationale 7, du côté de Sermizelles.

À cette époque, cette route était l'une des plus célèbres de France car l'autoroute A 7 n'était pas encore en activité. Nous nous installions dans l'herbe et regardions passer les voitures pendant des heures. Notre grand jeu consistait à lire leurs plaques d'immatriculation. « Celle-là vient de Paris ! » « Celle-ci de Lyon ! » « Et celle-là ? Marseille ! » Chaque numéro ouvrait une fenêtre sur un département que nous imaginions sans l'avoir jamais vu. Le monde semblait immense, et pourtant il défilait devant nous.

À Noël, le village prenait un visage différent. Avec **l'abbé Blanc**, nous préparions la crèche vivante au presbytère. Pour nous, c'était un événement considérable. Nous répétions sérieusement nos rôles, fiers de participer à cette tradition qui rassemblait tout le village.

Je jouais aussi de l'harmonium pendant certaines cérémonies. J'aimais profondément cet instrument. Ses notes remplissaient toute l'église et résonnaient longtemps sous les voûtes de pierre.

Je n'étais qu'une enfant, mais j'avais le sentiment de prendre part à quelque chose de plus grand que moi.

Pourtant, un autre spectacle me bouleversait. La maison des Moiron était la dernière avant le cimetière. Chaque fois qu'un habitant du village mourait, le corbillard noir passait devant chez nous. Deux chevaux l'avançaient lentement. Les sabots résonnaient sur la route dans un silence impressionnant. Je ne sais toujours pas pourquoi, mais dès que je l'apercevais, je me mettais à pleurer. Personne ne me l'avait appris. C'était plus fort que moi. Comme si, sans comprendre encore ce qu'était la mort, je pressentais déjà la tristesse qu'elle laissait derrière elle.

Le jeudi après-midi avait aussi son rituel. Nous allions chez **Madame Naulot**. Nous lui donnions un coup de main dans son jardin. Nous arrachions les mauvaises herbes, portions un arrosoir, ramassions quelques légumes. Ce n'était pas un travail. C'était simplement une manière d'aider.

Notre récompense arrivait ensuite, des biscuits faits maison mais, surtout le droit à nous installer devant la télévision pour regarder Rintintin. À l'époque, posséder une télévision était un luxe extraordinaire. Pendant quelques instants, le Far West entrait dans notre petit village bourguignon. Je crois que nous étions autant fascinés par la télévision que par le célèbre berger allemand.

Une fois par an arrivait également un personnage qui nous impressionnait beaucoup : le tondeur de moutons. Il s'installait dans une ferme située juste avant l'école. Nous restions de longs moments à observer ses gestes rapides et précis. Entre deux moutons, il s'amusait à faire semblant de vouloir nous attraper et nous tondre. Nous poussions des cris de frayeur avant de partir en courant, morts de rire.

Aujourd'hui encore, lorsque je repense à Girolles, je réalise que mon enfance ne s'est pas construite autour de jouets ou d'objets.

Elle s'est construite autour de personnes. Autour de gestes simples. Autour des saisons. Autour d'un village où chacun connaissait chacun.

Nous n'étions peut-être pas riches. Mais nous possédions quelque chose dont je mesure aujourd'hui toute la valeur. Nous avons le temps.

Le temps de regarder pousser une fleur. Le temps d'attendre les cerises. Le temps d'écouter les anciens raconter leurs histoires. Le temps de vivre ensemble.

Et sans le savoir, c'est cette enfance-là qui allait m'accompagner toute ma vie.

Je ne savais pas encore que je quitterais un jour Girolles. Je ne savais pas davantage que la vie m'entraînerait si loin de ce petit village. Mais où que je sois allée, une partie de moi est toujours restée cette petite fille qui courait dans les chemins de Bourgogne, un bouquet de violettes à la main, certaine que le bonheur avait l'odeur du pain chaud et du tilleul. »

Belle Journée de ce 22 Août à tous



Ecole de Girolles Meredith et Michel (1957)

Mr et Mme Moiron, Meredith, Michel